

Bibliothèques numériques? ... les réservoirs documentaires et leurs utilisateurs / Michel Roland

(Intervention au congrès ABF – Session 1 « Les Bibliothèques numériques », le 9 juin 2006)

Depuis mon expérience de bibliothécaire universitaire, je vais articuler quatre propositions sur les bibliothèques numériques, puis essayer de les argumenter devant vous:

- 1. Le concept de "bibliothèque numérique" est un composé instable et pour une large part un fantasme.*
- 2. L'utilisateur final veut aujourd'hui avoir affaire au document lui-même (et non à la collection) pour l'intégrer à sa "bibliothèque numérique" personnelle.*
- 3. Tout projet de bibliothèque numérique devrait tenir compte du paysage dans lequel il s'insère et l'inscrire dans une perspective "urbanistique".*
- 4. Le livre (sur papier, le codex) n'est pas condamné et donc la bibliothèque (comme lieu) n'est pas morte.*

1. Le concept de "bibliothèque numérique" est un composé instable et pour une large part un fantasme.

L'expression "bibliothèque numérique" et plus encore son équivalent anglais "*digital library*" est, depuis, disons, 20 ans, le mot de passe vers la modernité pour notre profession. Elle est cependant problématique.

Dans le syntagme "bibliothèque numérique":

- si le signifiant du second terme est instable ("numérique", "digitale", "électronique", "en ligne"...), son signifié est assez stable: on voit assez bien de quoi on parle.
- le signifiant du premier terme, le vieux mot de "bibliothèque" ("*library*"), est quant à lui stable mais c'est le signifié qui pose problème: qu'entend-on exactement par "bibliothèque"?

En face du sens premier: "armoire à livres" d'où "lieu où sont déposés des livres", notre modernité bibliothéconomique impose un concept plus complexe de "collection organisée de documents" où l'accent est mis sur l'organisation (opposée au "vrac") et où on supposera accomplie la généralisation du livre au document¹.

Une bibliothèque est ainsi l'unité d'un réservoir documentaire (les magasins) et des moyens d'accéder à ce stock (catalogues, salles de lectures et... bibliothécaires) pour l'utiliser.

¹ La prégnance de la forme livre explique qu'on n'appellera pas "bibliothèque numérique" mais "base de données" un réservoir d'articles de périodiques comme Science Direct, "archive ouverte" ou "institutionnelle" un réservoir de pré- et post-publications, etc... L'expression "bibliothèque numérique" n'apparaît que lorsque le réservoir documentaire se compose en quantité significative de livres numérisés ou de versions électroniques d'ouvrages précédemment publiés sous la forme de livres.

Indissociablement, serait-on tenté de dire. Or l'entrée dans l'ère numérique a rendu cet alliage instable.

Prenons le concept de "bibliothèque hybride"². On nous invite à penser désormais nos bibliothèques comme des "bibliothèques hybrides", c'est-à-dire comme la composition d'une bibliothèque traditionnelle de livres, de périodiques et d'autres documents sur support matériel, et de... d'une bibliothèque numérique serait-on tenté de dire s'il ne se trouvait que la partie numérique des collections que nous offrons à nos utilisateurs, ce que nous appelons la "documentation électronique" est aujourd'hui essentiellement composée de documents qui se trouvent ailleurs, collection de liens, d'accès.

Si l'on entend "bibliothèque numérique" selon la compréhension couramment reçue (cf. article Wikipedia), on appellera la partie numérique des offres documentaires de nos bibliothèques "portail documentaire" ou "bibliothèque virtuelle". L'important est qu'avec la numérisation du document et l'existence d'un réseau global d'échange des données numérisées, les deux fonctions traditionnelles des bibliothèques, stockage et interfaçage, s'autonomisent.

Il semble que les débats actuels sur les bibliothèques numériques, voire les projets eux-mêmes, sous-estiment les effets de cette dissociation. C'est en grande partie parce que sous le concept de "bibliothèque numérique" travaille un vieux fantasme, celui d'un lieu unique où serait accessible tout le savoir du monde, ce qu'on pourrait appeler le fantasme ou fantôme d'Alexandrie³. Google a fait de ce fantasme le premier moteur de sa communication sur Google Print et aujourd'hui il lui revient dans la figure, pour ainsi dire. L'activité de numérisation d'Amazon, bien que très parente, n'a pas déchaîné les mêmes passions.

L'examen des usages possibles des bibliothèques numériques devrait nous aider à décoller un peu du fantasme.

2. L'utilisateur final veut aujourd'hui avoir affaire au document lui-même (et non à la collection) pour l'intégrer à sa "bibliothèque numérique" personnelle.

Cette proposition s'inspire de mon expérience (toute fraîche) de co-responsable d'une Urfist. Comme vous le savez, la mission des Unités Régionales de Formation à l'Information Scientifique et Technique vise en priorité un public très ciblé, les enseignants, les chercheurs (y compris les étudiants à partir du master 2) et les professionnels de la documentation. Je ne prétends donc pas que cette proposition est vraie pour tout type de public mais les publics que nous servons sont néanmoins des utilisateurs fortement intéressés par les bibliothèques numériques.

Nos formations ont beaucoup évolué depuis la création des Urfist où il s'agissait alors

² La notion de "bibliothèque hybride" a été forgée pendant la période (Stuart A Sutton: *Future service models and the convergence of functions*, 1996) - brève - où le support concret du document électronique était encore pour une grande part le cédérom, soit un support possédé localement à l'instar des documents sur support papier.

Cf. Chris Rusbridge: *Towards the Hybrid Library*. D-Lib Magazine, 1998: "The name hybrid library is intended to reflect the transitional state of the library, which today can neither be fully print nor fully digital. As we have seen, in so many cases the results of adding technology piece-meal are unsatisfactory. The hybrid library tries to use the technologies available to bring things together into a library reflecting the best of both worlds."

³ Kevin Kelly (*Scan this book!* in New York Times du 14 mai 2006):

"The dream is an old one: to have in one place all knowledge, past and present. All books, all documents, all conceptual works, in all languages. It is a familiar hope, in part because long ago we briefly built such a library. The great library at Alexandria, constructed around 300 B.C., was designed to hold all the scrolls circulating in the known world. (...) For 2,000 years, the universal library, together with other perennial longings like invisibility cloaks, antigravity shoes and paperless offices, has been a mythical dream that kept receding further into the infinite future.

Until now. When Google announced in December 2004 that it would digitally scan the books of five major research libraries to make their contents searchable, the promise of a universal library was resurrected"

essentiellement de la formation à l'utilisation des bases de données, et plus pour les intermédiaires, bibliothécaires et documentalistes que pour les utilisateurs finaux de l'information, les chercheurs. Aujourd'hui la plupart de nos formations visent à donner à nos utilisateurs la maîtrise d'outils d'appropriation personnelle de l'information. Les technologies dite "web 2.0" et en particulier les fils de syndication leur permettent d'amener dans un environnement qu'ils choisissent et paramètrent eux-mêmes les informations dont ils ont besoin. Ils se construisent ainsi, de façon plus ou moins bricolée (liens sur des pages html, collections de signets, publication de fils de syndication sur des pages ad hoc, etc.) leur environnement numérique de travail personnel qui devient leur portail d'accès à l'information numérique disponible.

S'agissant du public universitaire, cette tendance en rencontre une autre, celle de la personnalisation des accès aux données des systèmes d'information de nos établissements par la mise en place des ENT. Parmi les données de ces systèmes d'information, il y a bien sûr les données documentaires. Il est trop tôt pour dire si l'environnement numérique personnel et l'environnement numérique de travail institutionnel pourront se confondre ou si le second restera limité au traitement des données institutionnelles. Dans tous les cas, on a affaire à une logique commune: la personnalisation des moyens d'accès à la documentation.

Quelles conséquences s'agissant des bibliothèques numériques?

- il est possible, à la lumière des pratiques les plus récentes, que le portail documentaire soit une étape transitoire et que le lieu d'accès privilégié aux réservoirs documentaires soit l'espace de travail de l'utilisateur final, lequel se constitue à l'aide de différents outils sa bibliothèque virtuelle personnelle (en d'autres termes que le modèle pour l'accès au document numérique ne soit plus la bibliothèque publique mais la bibliothèque privée - hautement sophistiquée, il est vrai, sur le modèle des bibliothèques publiques).

- l'utilisateur des bibliothèques numériques, l'utilisateur universitaire du moins, ne demande pas qu'on pense à sa place et dans cette mesure il est peu sensible à l'effort qui serait fait de lui proposer des collections raisonnées. Il craindrait sans doute que l'insistance sur l'exigence qualitative minore l'urgence quantitative⁴.

- quant au qualitatif, l'utilisateur universitaire rompu aux nouvelles technologies du web ne le verrait pas du côté de la sélection et de la mise en forme "pédagogique" des collections mais plutôt dans l'"équipement"⁵ du document en métadonnées. C'est la qualité du format du document numérique et de son équipement en métadonnées, selon des standards reconnus, qui vont garantir son interopérabilité, c'est à dire sa visibilité pour les moteurs de recherche de référence du chercheur et son intégration possible dans l'environnement de travail de celui-ci.

Ce qui m'amène à formuler une troisième proposition.

⁴ Quant à la quantité, on peut s'étonner, en regard des débats actuels sur le respect des droits, que le contenu libre de droits n'ait pas été d'ores et déjà numérisé: s'il représente quantitativement un part très minoritaire des fonds des grandes bibliothèques, sa valeur qualitative, au moins pour les sciences humaines et les études littéraires, est hors de proportion. Selon Kevin Kelly (*Scan this book!* New York Times du 14 mai 2006: "about 75 percent of all books in the world's libraries are orphaned. Only about 15 percent of all books are in the public domain. A luckier 10 percent are still in print. The rest, the bulk of our universal library, is dark.").

⁵ De fait, la thèse proposée plus haut d'une dissociation entre la fonction "stockage" et la fonction "accès" des bibliothèques doit être un peu complexifiée ici: de même que dans la bibliothèque traditionnelle, les outils d'accès se divisent entre celles qui sont du côté du lecteur (catalogues) et celles qui sont du côté du document (la cote, la page de titre du livre, si l'on pense qu'elle est la première source de la notice catalographique), dans l'univers numérique, les techniques documentaires permettant l'accès sont d'une part du côté de l'utilisateur: présentation des collections, dispositif de navigation, moteurs de recherche liés à la collection, de l'autre du côté du document: ses métadonnées, mais aussi son format, le format de ses métadonnées, etc.

3. Tout projet de bibliothèque numérique devrait tenir compte du paysage dans lequel il s'insère et l'inscrire dans une perspective "urbanistique".

On peut dire, en simplifiant, que les projets de système d'information ont le choix entre deux types de modèles:

- une conception autocentrée de **type ingénieriale** où le système d'information est pensé sur le modèle de réalisation technologique très sophistiquée et très intégrée comme une navette spatiale ou un TGV;
- une conception de **type urbanistique** où le système d'information est pensé, sur le modèle d'une ville, comme un ensemble de modules possédant chacun un certain niveau d'autonomie et un "culture" particulière, le travail de l'urbaniste est alors de veiller à l'*up-to-date-ness* de ces modules, à leur complétude mais surtout aux flux, à leur interopérabilité au service des objectifs globaux du système d'information auquel il appartient⁶.

Le second modèle convient particulièrement aux systèmes d'information complexes, intégrant des fonctions (des cultures, des publics...) diverses et un patrimoine informatique existant important qu'il serait coûteux de remplacer globalement (comme le sont nos SI universitaires). La nature des projets de bibliothèques numériques justifie sans doute que ce soit le modèle ingénierial qui est plutôt suivi (mais on remarquera tout de même que le projet BNE intègre Gallica).

Cependant par rapport à leur environnement les bibliothèques numériques fonctionneront comme des modules de systèmes d'information complexes, existant ou à venir. Plus: pour les raisons que nous avons évoqué ci-dessus et pour des raisons structurelles, l'interfaçage propre des bibliothèques numériques devrait connaître une obsolescence beaucoup plus rapide que l'utilité des documents eux-mêmes.

Dans ces conditions, les projets de bibliothèques numériques devraient se penser - au moins autant que comme la version numérique des grandes bibliothèques traditionnelles - comme des **réservoirs documentaires**, au même titre que les dépôts institutionnels et les archives ouvertes (CCSD...), les bases de périodiques commerciaux (Science Direct, Jstor...) ou alternatifs (revues.org, Persée...), et dans le voisinage fonctionnel des réservoirs de données non documentaires⁷. Ce qui signifie porter une attention prioritaire aux flux: métadonnées, standards, interopérabilité.

4. Le livre (sur papier, le codex) n'est pas condamné et donc la bibliothèque (comme lieu) n'est pas morte.

La "déhybridation"⁸ du concept de bibliothèque numérique que je propose ici, invitant à considérer

⁶ Cf. *Le projet d'urbanisation du système d'information : Démarche pratique avec cas concret* / Christophe Longépé.- Dunod, 2001.

⁷ Il est remarquable que se développe une réflexion visant à penser le catalogue de bibliothèque comme un réservoir de données, produit par le SIGB mais distinct de lui. Voir par exemple *Library Catalogs: The Wrong Solution*/ Roy Tennant, *Library Journal*, février 2003 et la réflexion poursuivie par Nicolas Morin sur son blogue (<http://www.nicolasmorin.com/blog/>).

⁸ L'idée de "déhybridation" ("*dehybridization*") a été défendue par Michael Cotta-Schönberg l'année dernière à Paris (*Drivers and directions of academic library development 2005*: Paper presented to the continental section of the EBSLG, at its annual meeting in Paris, April 2005). Dans son esprit, et conformément à la première conception de la notion de bibliothèque hybride comme stade transitoire, il s'agit de passer à l'étape finale de la bibliothèque toute numérique. Ce radicalisme, qui a sans doute du sens pour les bibliothèques ou les centres de documentation spécialisés, et de façon générale l'idée que la bibliothèque hybride est une réalité transitoire, a été contestée (cf. Pinfield, S. et al. *Realizing the hybrid library*. D-Lib Magazine. October 1998). Ici je pense la "déhybridation" de manière différente,

les bibliothèques numériques plus comme des réservoirs documentaires que comme des transpositions électroniques des bibliothèques traditionnelles a des conséquences pour ces dernières également. Le fantasme de la bibliothèque numérique universelle suppose que le livre peut conserver la totalité de ses fonctions en se dématérialisant, ce qui n'est pas. L'écarter doit nous permettre de repenser les fonctions de nos bibliothèques, à côté de l'Internet et des réservoirs documentaires, dans leur spécificité.

Dans un petit livre paru il y a 15 ans aux éditions du Cerf: *Du lisible au visible*, Ivan Illich montre comment au courant du 12 siècle, en parallèle avec le développement de l'école de Paris et de la philosophie scolastique, le livre s'équipe de nouveaux dispositifs qui ont pour caractéristiques de permettre une navigation plus facile et moins linéaire. Illich y voit la naissance du texte et d'un nouveau type de lecture. En simplifiant l'analyse d'Illich, on peut distinguer deux modes de lecture: une lecture linéaire, qui prend un document (un livre) à son début et se poursuit, avec plus ou moins d'interruptions, jusqu'à sa fin et une lecture d'accès direct qui prend le document comme un réservoir où l'on va rechercher une information précise. Cette distinction entre l'accès séquentiel et l'accès direct est transversale à toute l'histoire de l'information documentaire mais ce que montre Illich, c'est qu'on assiste, tout au long de cette histoire, à un perfectionnement des technologies d'accès à l'information contenue dans les documents, jusqu'aux technologies informatiques qui en sont comme l'aboutissement.

Il est hors de doute que le numérique permet un accès direct à l'information avec une puissance, une liberté et un confort qui n'étaient pas même imaginables il y a quelques générations⁹, que l'écran d'ordinateur est devenu le lieu naturel de recherche de l'information et que dans ces conditions l'actualisation numérique des documents porteurs d'information est une nécessité urgente, urgence qui est le moteur principal des projets de bibliothèques numériques. Cependant la lecture scolastique ou d'accès direct, qui fractionne les séquences de lecture suivie, n'a pas fait disparaître la lecture séquentielle, linéaire.

Il est remarquable qu'à partir du moment où la lecture monastique cesse d'être le modèle dominant de la lecture "légitime", la forme roman s'impose progressivement dans le domaine de la littérature laïque en langue vernaculaire. Le roman est devenu le lieu de cette expérience, de ce voyage spirituel suivi et initiant qui était le sens de la lecture monastique. La lecture suivie n'a cependant pas déserté le domaine savant pour se réfugier pour la littérature: dans les sciences ou dans la philosophie, à côté des activités de recherche et de collecte d'information, de formulation d'hypothèses, de confrontation de faits, reste la place des orchestrations de savoir que sont les synthèses, les traités, les entreprises théoriques où la pensée se développe par des mouvements de longue haleine insaisissables par la lecture segmentaire de l'accès direct.

On ne lira pas la *Recherche du Temps Perdu*, ni la *Critique de la Raison Pure* sur l'écran d'un ordinateur¹⁰. La viabilité économique et sociale du livre électronique reste dépendante de progrès encore à venir du support de lecture (PDA) mais même en supposant ces progrès accomplis on peut douter que le livre électronique remplacera jamais (du moins à un horizon prévisible) le livre papier, comme le périodique scientifique électronique est en train de marginaliser radicalement le périodique papier. D'une part les avantages de l'électronique resteront faibles par rapport au papier dans le cas d'une lecture linéaire suivie¹¹: les fonctions de recherche dans le plein texte sont inutiles

quoiqu' apparentée, comme distinction des fonctions et logiques propres de la bibliothèque traditionnelle d'une part, et des réservoirs documentaires numériques d'autre part.

⁹ La vision prospective de Vannevar Bush en 1945 (*As We May Think*, The Atlantic Monthly, July 1945) relève d'une perspicacité quasi prophétique.

¹⁰ Ce qui ne signifie évidemment pas que la numérisation des oeuvres de ce type est inutile ni même d'une urgence moindre que celle d'autres documents. Une même oeuvre peut être propre à la lecture linéaire ou à la recherche d'information (de citation par exemple).

¹¹ Dominique Lahary explique cela très bien dans son billet biblio-fr du 7 juin dernier. Je n'ai pas eu l'occasion de le lire avant le congrès de l'ABF mais après coup je suis frappé par la convergence de nos points de vue. A cette différence

et les possibilités de transport d'un corpus important, précieux dans le cas de la recherche d'information, sont de peu d'intérêt puisque la lecture suivie suppose un choix au départ. Le seul avantage serait dans le cas d'une lecture suivie savante la pratique possible de l'intertextualité (soit une lecture d'accès direct) et de l'annotation - mais alors un dispositif électronique voisin fait tout à fait l'affaire et le maintien du livre hors du dispositif protège du risque de la distraction butineuse.

En réalité, le risque pour le livre papier est moins de se voir remplacé par un dispositif électronique que de voir disparaître la lecture linéaire elle-même¹². C'est dire que l'enjeu ici n'est pas technologique mais culturel et social. Si l'on reste convaincu que la lecture suivie, livresque, reste, dans le domaine savant, un complément nécessaire à l'accès numérique à l'information et au document, alors on doit être convaincu que la bibliothèque non-numérique, la bibliothèque traditionnelle comme lieu¹³, réel, a de beaux jours devant elle et le rêve d'Illich:

Avec Georges Steiner, je rêve qu' (...) il puisse exister quelque chose comme des maisons de lecture, proches de la yeshiva juive, de la medersa islamique ou du monastère, où ceux qui découvrent en eux-mêmes la passion d'une vie centrée sur la lecture pourraient trouver le conseil nécessaire, le silence et la complicité d'un compagnonnage discipliné, nécessaires à une longue initiation dans l'une ou l'autre des nombreuses "spiritualités" ou styles de célébration du livre¹⁴.

pourrait se transformer en programme, à condition d'adopter, en face des mutations technologiques et culturelles que nous vivons, une attitude qui ne soit ni de technophobie apocalyptique, ni de technomanie exaltée, mais une attitude critique, c'est à dire une attitude attentive à distinguer les fonctions, les fins et les usages de nos outils et de nos pratiques, leurs domaines de pertinence et leurs complémentarités.

(MR – 28.07.2006 – version électronique : <http://bibliothecaire.wordpress.com/mots/bibliotheques-numeriques/>)

près que Dominique Lahary parle pour les bibliothèques publiques et laisse, prudemment, les bibliothèques universitaires à l'écart de son propos. Or il me semble que la problématique concerne également les bibliothèques universitaires dans la mesure où la lecture suivie et séquentielle ne devrait pas être l'exclusivité de la lecture de romans mais qu'elle a un rôle également dans la structuration de la pensée savante (sur cette nouvelle convergence des missions des bibliothèques publiques et universitaires, voir le billet de Laure Endrizzi sur Urfist-info du 12.07.2006). Sur ce dernier point, je reconnais qu'il y a là de l'hypothèse et de la conviction et peut-être une méconnaissance ou une sous-estimation des voies alternatives.

¹² Le rapport du *National Endowment for the Arts* (US) intitulé *Reading At Risk: A Survey of Literary Reading in America*, publié en juin 2004, montre un déclin dramatique de la lecture littéraire aux Etats-Unis, parallèle au déclin de la lecture livresque.

¹³ Les bibliothèques universitaires américaines ont réagi depuis plusieurs années à la concurrence de l'Internet en se repensant comme lieu, et en réévaluant en particulier la priorité de considérations matérielles comme le confort (voir par exemple: *The Deserted Library: As Students Work Online, Reading Rooms Empty Out - Leading Some Campuses to Add Starbucks* / Scott Carlson, *The Chronicle of Higher Education*, 16.11.2001: "*Thinking of a library as an information center is the first step toward losing it, says William M. Sullivan, a senior scholar at the Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching. The library is more than merely a tool or a warehouse for data, and -- except perhaps for buildings built during the 1960s and '70s -- campus architecture reflects that.*")

Voir aussi le billet de Laure Endrizzi sur le blogue Urfist -Info du 11.07.2006 : *L'éducation à l'information: une question de lieu ?* qui envisage la bibliothèque, publique ou universitaire, comme lieu d'initiation à la culture documentaire.

¹⁴ Du lisible au visible, Cerf 1991, p. 9. On remarque que le rêve d'Illich intègre les deux dimensions de la redéfinition de la bibliothèque comme lieu : lieu de lecture et lieu d'initiation à la culture documentaire.